

Pierre Bordage

Melanyn

MISSION M'OTHER



NAOS

MISSION M'OTHER

(EXTRAIT)

© **Éditions ActusF**, collection Naos, septembre 2017
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-36629-851-2 // EAN : 9782366298512

12 OCTOBRE 2032.

Premiers mots...

Je m'appelle Lia et j'ai quinze ans, ou peut-être seize... je crois. Je ne pensais pas que j'aurais un jour autant de mal à tenir un crayon... Un simple clignement de paupières me coûte une énergie folle. Obligée de me reposer entre deux mots, je suis sanglée sur ma couchette. J'ai trouvé ce carnet et un stylo. Écrire est la seule chose qui me vienne à l'esprit. Dire que je volais avec une légèreté infinie à l'intérieur de *M'Other* !

Envie de vomir. Froid.

Papa Viktor et maman Judith sont morts... Je voudrais pleurer. Mes larmes ne coulent pas. Suis-je morte avec eux ?

Un flot de lumière est entré par le hublot et m'a brûlé les yeux. Je les ai gardés fermés un long moment.

Mal au crâne.

Mal partout.

Ce carnet, ces quelques mots, c'est tout ce qu'il me reste... Des souvenirs affluent en désordre... lueurs des flammes dans le vaisseau, odeur de brûlé, hurlements, goût de la peur dans la gorge... sentiment d'urgence... je file à toute allure dans les courbes, je me vois allongée sur ma couchette, je flotte au-dessus de mon corps... Comme je suis maigre et pâle...

J'ai trouvé, à l'intérieur du carnet, une photo noir et blanc glissée dans une enveloppe... « *Tara à 3 ans* »... Ses cheveux roux et ses grands yeux clairs se cachent dans un recoin secret

de ma mémoire. Son regard est ailleurs, mais son reflet me sourit.

La gravité et ses lois...

Une force terrible me maintient écrasée sur ma couchette.

La gravité.

Je revois papa Viktor retirer le couvercle de son gobelet et en jeter le contenu au-dessus de sa tête. Les éclats de son rire volent au milieu des gouttes qui flottent et dérivent avec une lenteur féerique autour de nous. Il dit : sur Terre, elles retomberaient et nous mouilleraient, à cause de la gravité.

J'ai l'impression de peser des tonnes. Je suis retombée sur Terre et ça ne me plaît pas.

Respirer.

Un message clignotant s'affiche sur l'écran de bord éclairé : *BSEO, base spatiale de l'Eure-Op, France. Veuillez rester couché et sanglé à votre place jusqu'à ce que les techniciens viennent vous récupérer.*

J'ai perdu toute notion du temps. Des rêves étranges sont venus me hanter : des formes immobiles dans une salle sombre, des vibrations blessantes, une tension presque palpable...

Des douleurs sourdes montent de mon poignet et de mon bras gauches. Des courbatures. Je n'ai plus la nausée, mais je me sens toujours faible. J'étouffe à l'intérieur de la capsule.

Personne n'est venu et je vais bientôt manquer d'air. Comment sortir de là ?

Enfin dehors.

J'ai réussi à décoincer la ceinture qui me maintenait allongée. J'ai glissé le carnet à l'intérieur de la combinaison et me suis faufilée à quatre pattes dans le sas.

J'ai pressé le voyant vert en bas de la cloison capitonnée. La porte a coulissé en douceur. La lumière m'a éblouie et a ravivé la douleur, comme un millier d'aiguilles qui se seraient enfoncées en même temps dans ma rétine. Un vent sec m'a giflé le visage et les cheveux. Mes poumons se sont gonflés d'air. J'ai rampé hors de la navette et me suis aussitôt affalée sur le sol dur et brûlant. Il m'a semblé entrevoir une ombre furtive dans le lointain. J'ai tenté de me redresser. Impossible. J'ai pris conscience que j'étais seule et faible...

Une peur atroce s'est emparée de moi. J'ai perdu connaissance, je crois.

Toujours personne. Je crève de soif. De drôles d'odeurs agressent mes narines. Une immensité grise et plate tout autour. Des stries grises ou jaunes sur un sol écaillé. Au loin, des masses sombres et par endroits scintillantes.

C'est donc ça, mon monde natal ? Je ne reconnais rien. Il me paraît lugubre, hostile. Au-dessus de moi, l'infini est d'un bleu aveuglant. Des formes blanches et gracieuses le traversent en silence. Le ciel et ses nuages ? Je n'en suis pas très sûre.

Le visage de Tara m'est revenu.

Tara, la rêveuse.

J'ai revu son regard impénétrable, entendu son petit rire aigu, enfantin. Pourquoi cette photo d'elle ? J'ai essayé une

nouvelle fois de comprendre les mots inscrits au dos de la photo : *P22 N-7 – 61 550 La Ferté-Frênel, le Clos Fleuri*. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien signifier ?

Le soleil me brûle le visage, la chaleur sèche qui monte du sol m'étouffe. Aucun autre bruit que les sifflements du vent. Mon cœur bat trop vite. Est-ce que toute vie a déserté cette planète ? Le chagrin a fini par me rattraper. J'ai pleuré. Personne pour me consoler.

JOUR / NUIT.

Terrassée par la fatigue, je me suis endormie sous la capsule en espérant qu'aucune créature féroce ne profiterait de mon sommeil pour me dévorer. Je comprends maintenant la signification réelle des mots « nuit » et « jour ».

Ils rythmaient les temps d'activité et de repos dans *M'Other*, mais on voyait toujours le même spectacle par les hublots, la « Tapisserie Cosmique » selon papa Viktor. Tandis que, sur Terre, la clarté chasse l'obscurité, le jour remplace la nuit, dans une ronde perpétuelle...

Je me suis réveillée au milieu des ténèbres. Des étoiles brillaient au-dessus de ma tête. Je me suis crue revenue dans l'espace, j'avais froid. J'ai continué d'écrire à la lueur de l'unique satellite terrestre. J'ai l'impression qu'il est mon seul ami sur ce monde mort. Sa lumière pâle ne m'agresse pas. Le silence, en revanche, m'opprime autant que la gravité. Je me demande si la navette s'est posée dans un endroit désert ou si une terrible épidémie a décimé la population...

Une bonne nouvelle quand même : je me sens nettement moins lourde. Mes mouvements n'ont pas la même fluidité que dans l'apesanteur de *M'Other*, mais j'arrive maintenant à remuer les bras et les jambes sans être aussitôt épuisée.

Ça me fait du bien d'écrire, j'ai l'impression de fixer un peu mes idées, ma mémoire. Je ne sais plus trop qui je suis.

Les affres de la nuit...

Les bruits qui retentissent de temps à autre me glacent les sangs. Je suis exposée, vulnérable. Je dois me mettre à l'abri. J'ai des hallucinations... Incapable de dire si ce sont des cauchemars, des délires ou des souvenirs. Je me suis revue, enfouie sous les draps, terrorisée, dans ma chambre d'enfant : quelqu'un marche dans l'obscurité, un monstre m'emporte, une bouche sombre s'ouvre au-dessus de moi, m'aspire, je hurle, personne ne vient à mon secours... Tout a disparu.

J'ai tenté de me relever, mais j'ai encore besoin de repos. Mon corps me paraît stupide. Mal adapté, plutôt.

Je me sentais minuscule, insignifiante, là-haut. Vu d'ici, l'espace est moins impressionnant. Peut-être parce que, justement, je reste accrochée au sol...

Un creux grandit dans mon ventre, qui demande à être comblé : j'ai faim. Manger... Mais quoi ?

JOUR 4 OU 5 (j'ai décidé de compter les jours pour mesurer le temps depuis mon arrivée sur Terre...)

À MARCHÉ FORCÉE.

D'après maman Judith, j'ai fait mes premiers pas à dix mois. Elle ajoutait en riant que les filles étaient nettement plus rapides que les garçons.

La lumière du jour a dispersé mes terreurs nocturnes. Aujourd'hui, je suis résolue à marcher. Même si j'ai tout oublié, j'apprendrai une deuxième fois. Il y a urgence : je suis condamnée à mourir de faim et de soif si je ne peux pas me déplacer.

Du mal à tenir le crayon. Tellement épuisée que mes larmes coulent sans raison. Soif dévorante. Début de panique. Repensé à maman Judith pour raffermir ma détermination. Ils sont tous morts et j'ai la chance de vivre, je n'ai pas le droit de me décourager.

J'ai perçu une présence non loin. Je ne l'ai pas vue ni entendue : mon corps a détecté une vibration, une forme d'existence, un peu comme le radar de *M'Other* qui permettait d'éviter toute collision avec un astéroïde ou un autre corps céleste.

La présence semble se rapprocher en tout cas. Je balance entre joie et inquiétude, joie parce que je ressens de la vie sur Terre ; inquiétude parce que j'ignore si elle est hostile et que je suis incapable de me défendre.

Décalée...

Je me suis assoupie. Encore. Une manie ! Complètement détraquée, mon horloge biologique. Les membres d'équipage du vaisseau appelaient ça le *spacelag*. *Décalage spatial*, aurait rectifié papa Viktor. Je me demande s'ils souhaitaient vraiment

revenir un jour sur Terre. Dans l'espace, on se sent hors du temps. Léger. Libre. Tandis qu'ici...

Ma soif est de plus en plus atroce. Dans la capsule, j'étais alimentée par un système de goutte-à-goutte qui a cessé de couler bien avant l'atterrissage. Ma langue a doublé de volume dans ma gorge sèche.

J'ai regardé s'allonger les ombres. Comme déconnectée. L'obscurité a chassé le jour et les étoiles se sont allumées une à une autour du satellite rond et pâle. J'ai eu envie de pleurer, mais je me suis contenue. J'ai gaspillé assez d'eau aujourd'hui.

J'ai décidé de te dédier ce journal, Tara, toi qui te terres dans ma mémoire. J'aurai au moins l'impression de parler à quelqu'un.

Le monde est-il vraiment mort ?

JOUR 5 (SUITE), HISTOIRE D'EAU...

Tara,

Une légère brûlure sur la paupière m'a réveillée. Un rayon de lumière, j'ai cru qu'on (toi ?) me chuchotait des mots à l'oreille, mais je n'ai vu personne et je me suis dit que la soif provoquait encore des hallucinations. Les courbatures se sont déplacées de mon bras et de mon poignet à mes jambes. Il m'a fallu un temps fou pour simplement les déplier. Comme je regrette la vie dans *M'Other* ! Tout me paraît pénible ici. Soif et faim se font obsédantes, tyranniques, sans doute parce que mon corps a besoin d'énormément d'énergie pour affronter l'atmosphère terrestre.

Un vent violent s'est levé et a poussé une horde de nuages noirs et menaçants dans le ciel. L'atmosphère est devenue humide. Des gouttes se sont mises à tomber. J'ai hurlé de joie comme une démente. Le ciel a eu pitié de moi, il m'a envoyé de l'eau.

De l'eau !

J'ai ouvert la bouche en grand, j'ai ôté mes chaussures, je me suis déshabillée et j'ai offert mon corps tout entier à la pluie... Jamais je n'aurais imaginé ressentir une telle douceur, un tel bien-être. L'averse n'a, hélas, duré que peu de temps.

Elle s'est retirée en abandonnant un air frais, chargé d'odeurs de toutes sortes, et une flaque dans un creux du sol. J'ai rampé pour plonger mes lèvres dans l'eau un peu brune. Je l'ai bue en entier malgré son goût âpre, désagréable. Ensuite j'ai eu froid, mais il m'a fallu attendre pour remettre ma combinaison : comme je l'avais laissée ouverte, elle s'était détremmée. Pas très agréable d'enfiler un vêtement mouillé. J'ai eu peur aussi : j'étais dépourvue de toute protection et j'ai de nouveau perçu la présence de la créature. Elle rôde dans les environs et peut surgir à tout moment. J'ai décidé de me rhabiller (pas eu la patience d'attendre que le tissu ait fini de sécher).

JOUR 6, OU L'ÉTONNANTE CONTRADICTION DU DÉSÉQUILIBRE STABLE...

J'ai mis un pied devant l'autre, je me suis équilibrée en écartant les bras et j'ai... marché. Tu as bien lu, Tara, je marche !

J'ai cessé d'être une masse inerte vautrée au sol. Bizarre, cette façon de se déplacer. Lente et grotesque. Vraiment pas la même euphorie que le déplacement en apesanteur, mais pas si mal compte tenu des difficultés des jours précédents.

Je pense que la fatigue et la faim perturbent mon esprit : je ne distingue plus le rêve de la réalité. J'ai parfois l'impression de sortir de mon corps et de flotter dans l'air pendant quelques secondes, puis je me sens happée et tout redevient lourd, difficile.

Épuisée par mes premiers pas, je me suis installée le plus confortablement possible pour écrire. Écrire m'est devenu aussi indispensable que respirer. Les mots se bousculent, pressés de noircir les pages. Le monde qui m'entoure me paraît tellement étranger que j'ai envie de tout commenter, décrire, dessiner... Mon stylo commence, hélas, à donner des signes de fatigue.

La créature est-elle toujours dans les parages ? Aucune chance de lui échapper si elle décide de m'attaquer, je ne dois pas dormir. Pas dormir...

JOUR 7, LA CONFUSION.

Des paysages remontent de ma mémoire et défilent à la surface de mon esprit. Des ciels d'une couleur orangée et striés de traînées mauves, une faille gigantesque hérissée de pointes translucides, un océan couleur d'ambre... Ils me semblent familiers, mais je ne parviens pas à les associer à la Terre.

Tu crois que je suis devenue folle, Tara ?

Aujourd'hui, j'ai décidé d'explorer les environs, je me suis approchée à pas hésitants des masses sombres.

Des constructions. Des bâtiments constitués de divers matériaux que je ne parviens pas vraiment à identifier. Métal et dérivé de verre, comme sur *M'Other*, mais pas seulement. Très géométriques, avec des arêtes partout. Ils me paraissent durs et froids. De l'endroit où je me tenais, il m'a semblé entrevoir une porte ouverte. J'espère dénicher à l'intérieur de quoi boire et manger. Une peur soudaine s'est emparée de moi : et si c'était l'antre de la créature qui erre aux alentours ?

Je suis restée un long moment figée au milieu de deux rangées d'engins montés sur quatre roues et alignés les uns derrière les autres. Je les ai trouvés lourdauds et rustiques. On peut vraiment se déplacer avec ça ? J'ai ouvert la portière de l'un d'eux et me suis assise devant une sorte de gouvernail circulaire.

J'ai trouvé un bout de papier avec une liste de mots dont certains étaient rayés : *Algues digestives pour Steven, Pommes Astraqueen, Truvia Cola...* La plupart m'ont semblé vides de sens. Au dos, j'ai lu un texte élogieux sur une balise ADN ; un scientifique en parlait avec enthousiasme et la jugeait très efficace. L'ADN, je connais bien. L'ID-Card qui était agrafée sur ma combinaison contient une représentation graphique de mon code génétique, le précieux sésame pour circuler sur *M'Other*. Hélas, c'était aussi celui des restrictions d'accès. Seuls le commandant Johnson et quelques chercheurs accrédités avaient le droit de pénétrer dans certains laboratoires.

Maman Judith elle-même ne pouvait pas se promener partout. Combien de fois ai-je souhaité être une petite souris pour pouvoir me faufiler derrière eux (encore qu'il n'ait pas fait très bon être rongeur sur *M'Other* !).

J'avais déjà glissé l'ID-Card dans mon carnet. Même si elle ne m'est plus d'aucune utilité, je n'ai pas eu le cœur de m'en débarrasser : c'est l'un des seuls souvenirs que je possède de ma vie d'avant.

Une voix de femme a retenti, qui m'a fait sursauter. Elle a dit :

— *Identification iridienne...* ou quelque chose d'approchant.

Elle a ajouté :

— *Échec de l'authentification. Veuillez immédiatement descendre du véhicule. Il vous reste cinq secondes avant le déclenchement de l'alarme et du gaz paralysant. Cinq... quatre... trois...*

Je n'ai pas insisté plus longtemps, Tara ! J'ai perdu l'équilibre et me suis étalée de tout mon long sur le sol. Bilan : genoux écorchés et un curieux sentiment de honte. Comment puis-je avoir honte s'il n'y a personne pour se moquer de moi ?

JOUR 7 TOUJOURS, L'HEURE DE L'EXPLORATION...

J'écris le plus vite possible... Tant de choses à te dire.

J'ai pris mon courage à deux mains et me suis dirigée vers la première construction. J'ai été surprise de ne pas me sentir fatiguée. La gravité ne me gêne pratiquement plus. Je marche sans être obligée de me concentrer sur chacun de mes mouvements. Comme si mon corps s'était subitement adapté. Il a décidément des ressources insoupçonnées.

Une inscription au-dessus de la porte : *BSEO, Base Spatiale Eure-Op*, comme l'indiquait mon ordinateur de bord. La bonne nouvelle, c'est que j'ai apparemment atterri au bon endroit ; la mauvaise, c'est qu'aucun technicien ne m'a récupérée.

Je suis entrée.

Pas de trace de vie. J'ai traversé une enfilade de sas et de coursives vides et suis arrivée dans une vaste cabine meublée de hautes armoires métalliques. Des lavabos blancs s'alignaient dans un coin. La soif s'est rappelée à mon bon souvenir. Les gouttes du ciel et la flaque jaune ne m'avaient pas vraiment désaltérée. J'ai tourné un robinet. L'eau a coulé après un affreux gargouillement. J'ai attendu qu'elle devienne claire, me suis penchée, ai bu avec une telle avidité que j'ai avalé de travers et tout régurgité par la bouche et les narines. Le goût prononcé de chlore m'a rappelé l'eau de *M'Other*. La source s'est tarie au bout de quelques instants.

J'ai découvert des vêtements dans les armoires et déniché dans une poche deux petits paquets semblables aux barres énergétiques qu'on nous distribuait dans le vaisseau. J'ai repéré, avant de les déchirer, des dates sur les emballages : 26 janvier 2025 pour l'une, 3 février 2025 pour l'autre (nous avons huit ans d'après mes calculs). J'ai englouti la première barre malgré son léger goût de vieux. Mon estomac ne l'a pas supportée et

j'ai tout vomi. Les formes se sont mises à danser autour de moi. J'ai dû m'allonger sur le sol froid. Je me suis endormie en dépit de mes résolutions. Je me suis dit, juste avant de sombrer dans le sommeil, que j'avais oublié de refermer les portes.

Qu'il n'y avait aucun obstacle entre la créature et moi.

Quand je me suis réveillée, la pénombre avait conquis le local. Je ne voyais plus rien. Encore faim malgré l'arrière-goût d'amertume au fond de ma gorge. J'ai été plus prudente avec la deuxième barre, je me suis contentée de garder les morceaux dans ma bouche et de les laisser fondre. Cette fois, j'ai tout gardé à l'intérieur.

JOUR 8, PEUR...

Un claquement.

Le bond que j'ai fait, Tara ! J'ai cru que la créature était passée à l'attaque. Ma frayeur passée, je me suis dirigée prudemment vers l'endroit où le bruit avait retenti. Je suis entrée dans une cabine où voletait des feuilles de papier. Un hublot ouvert par le vent (rectangulaire et beaucoup plus grand que ceux de *M'Other*) battait violemment contre la cloison. Je l'ai refermé avant de ramasser l'une des pages.

Une lettre. Elle parlait d'un danger qui menaçait l'espèce humaine et de l'envoi d'une mission scientifique d'exploration...

12 janvier 2020.

Douze ans plus tôt... j'avais trois ans.

JOUR 8 (SUITE) HORREUR !

Je me suis installée dans une grande salle meublée de tables et de chaises où j'ai constitué une réserve de boîtes de nourriture (les vivres terrestres ressemblent beaucoup à celles de *M'Other*, sauf que nos sachets étaient plus commodes à ouvrir que ces maudits bouts de ferraille ; les plus retors sont ceux qui promettent une « ouverture facile »... tu parles !). Avec des coussins et des couvertures récupérés à droite à gauche, j'ai pu me confectionner une couchette presque confortable.

J'ai de nouveau retiré ma combinaison. Je suis d'abord restée nue, puis j'ai fini par avoir froid (les températures restaient constantes à l'intérieur du vaisseau) et j'ai enfilé un drôle de vêtement bleu sombre à peu près à ma taille, ainsi qu'un pull de couleur kaki. Je ne suis pas sûre que ça soit ni très seyant ni très assorti, mais on fait avec ce qu'on a. Ah oui, j'ai également fait une ample moisson de stylos en état de marche. J'ai évidemment refermé toutes les portes. Les environs sont déserts d'après ce que j'ai pu observer par les hublots, mais la créature se rapproche, je le sens.

Les mouvements incessants qui agitent la masse verte de la végétation bordant la base me fascinent. J'ai l'impression qu'elle est vivante alors que tout paraît mort à l'intérieur de la construction.

L'horreur...

J'ai exploré une partie de *BSEO* à la recherche de nouveaux indices.

Une affiche collée sur une porte a attiré mon attention. Je l'ai remarquée parce qu'elle a soulevé en moi un sentiment de malaise. Un œil écarlate au milieu d'un triangle auréolé de flammes me scrutait, semblant me défier de faire un pas de plus. Évidemment, je me suis approchée pour l'examiner. Juste en dessous du globe incandescent, une suite de mots rouges évoquait une prière ou, plutôt, un avertissement. On discernait, en arrière-plan, un portail colossal entièrement sculpté. Des visages grimaçants et des corps humains désarticulés jaillissaient du linteau et de l'encadrement comme s'ils cherchaient à s'échapper des enfers. Mon cœur s'est mis à battre frénétiquement. Ma curiosité m'a poussée à ouvrir la porte alors que ma peur me suppliait de déguerpir. Une odeur terrible m'a agressé les narines et donné la nausée.

Un charnier, Tara.

Des dizaines de squelettes entassés sur le sol ou sur les tables d'une immense cabine. Certains n'avaient plus de tête mais sur d'autres j'ai vu qu'il restait des lambeaux de peau et des touffes de cheveux. C'était bien pire que les quelques souvenirs que je garde de la destruction de *M'Other*, c'était... malsain. Je suis ressortie aussi vite que mes jambes flageolantes me l'ont permis. Devant le sas refermé, je suis tombée à genoux et j'ai vomi jusqu'à ce que je n'aie rien d'autre que des larmes brûlantes à expulser de mon corps. J'ai récupéré l'affiche sur la porte et me suis enfuie jusque dans mon antre.

J'ai jeté mes nouveaux vêtements souillés et remis ma combinaison, protectrice, rassurante.

Même maintenant, allongée sur ma couchette, l'affiche sous les yeux, je me demande si ce carnage a un lien avec la créature, avec le fait que tout semble mort. Je me suis déjà relevée au moins dix fois pour vérifier que toutes les portes et tous les hublots étaient fermés. Ce sinistre dessin et son obscure litanie de mots me fascinent malgré moi. Je n'ose la lire à voix haute de peur qu'elle ne déclenche quelque chose d'affreux. Il me faut pourtant la déchiffrer si je veux comprendre ce qui est arrivé à ces pauvres gens.

JOUR 10 OU 11, DÉCISION.

J'ai trouvé le courage de sortir de ma cachette afin de fouiller quelques cabines de la base. Certains sas restent résolument clos et, dès que je pénètre quelque part, j'ai peur d'y découvrir un nouveau spectacle d'épouvante. Les machines ne fonctionnent pas. Dans les seules paperasses que j'ai dégotées, je n'ai trouvé aucune information utile sur *M'Other* et sa mission. Rien non plus sur le mystérieux danger menaçant l'espèce humaine. Je me souviens que les scientifiques du vaisseau parlaient entre eux d'une tache noire détectée à l'orée du Système solaire. À bord, on l'appelait « la bouche ». Rien d'autre ne m'est revenu. Je me sens impuissante, vulnérable, décalée. Étrangère. Ma seule piste est cette photo de toi, Tara. Les inscriptions au dos peuvent-elles m'aider ?

Victoire !

J'ai déniché un vieux livre en papier, un Atlas routier, et une intuition soudaine m'a poussée à vérifier à quoi correspondaient les chiffres à côté des noms. C'est ainsi que j'ai trouvé un lieu sur la carte appelé Ferté-Frênel, qui correspond au code 61550. Peut-être P22 N-7 est-il le numéro d'une habitation ?

J'ai décidé de me mettre en route bien que je ne sache pas très bien évaluer la distance qui me sépare de la Ferté-Frênel. J'ai cru comprendre qu'il fallait compter en *km*, une abréviation pour kilomètre.

Que représente un kilomètre sur cette Terre ?

Tergiversation...

J'aurais dû me mettre en chemin depuis plusieurs heures, mais, je ne sais pas pourquoi, je ne parviens pas à m'y résoudre. Quelque chose en moi refuse d'affronter cette planète violente, blessante. La Terre ne peut pas être mon berceau. Mon berceau, mon vrai monde, c'est *M'Other*, l'espace, la *Tapisserie Cosmique* !

Je crains de tomber sur la créature. Je me raisonne : je dois bâillonner ma peur.

Je ne peux tout de même pas rester jusqu'à la fin des temps dans un endroit où il n'y a que des morts !

J'ai entassé dans un sac à dos toute la nourriture et l'eau que je pouvais emporter. Je ne suis pas certaine de trouver de quoi manger à l'extérieur. J'avais conservé une page de l'atlas, en plus de stylos et d'un couteau pliant que j'ai découvert dans un tiroir.

Départ imminent.

JOUR 12, ÉMERVEILLEMENT.

Ma planète est finalement incroyable, Tara ! Je suis partie depuis quelques heures et toute inquiétude m'a désertée. Le spectacle de la nature me fascine. La végétation offre toutes les palettes de vert, de jaune, d'ocre et de brun. Des fleurs dont j'ignore le nom s'épanouissent en taches rouge sang autour de moi. Au creux d'un fossé, j'ai admiré de jolies clochettes violettes et mauves, et aussi un genre de trompettes multicolores au bout de longues hampes impressionnantes... Tout m'émerveille. Je ne pensais pas que la caresse du vent sur mon visage pouvait être si douce ; son souffle dans mes cheveux me donne le frisson. Les senteurs sont étonnantes aussi. J'aime particulièrement l'odeur que dégage la terre lorsque je foule le sol humide, et le parfum discret de la croûte des grands arbres... Je me suis assise par terre, le dos appuyé contre l'un d'eux. Devant moi, une petite bête à six pattes avec deux longues antennes grimpe le long d'une tige jaune... Elle s'est arrêtée un instant sur l'une des graines et a entrepris de l'extirper de son enveloppe. Elle a finalement continué son chemin et s'est arrêtée vers le sommet de l'épi, comme épuisée par son effort. Maintenant, elle se laisse doucement balancer par la brise. J'aimerais pouvoir l'imiter. Des milliers de minuscules créatures en tout genre fourmillent entre les herbes. Trois d'entre elles me montent sur les jambes, une autre sur mon bras. Leurs pattes me chatouillent. Sous une feuille à côté de moi, un gros insecte sombre dort la tête en bas. J'aimerais rester là, blottie contre ce tronc, observer la nature, prendre le temps de m'imprégner de sa douce sérénité, tenter d'en capter la beauté dans un croquis.

Un bruissement dans les feuillages. Il faut que je reprenne ma route.

JOUR 12, TOUJOURS... ENTRE TERREUR ET EXALTATION.

La présence est là, toute proche, et la peur m'a rattrapée. Je suis loin de la *BSOE* maintenant. Fatiguée par la marche. Je suis abritée sous une construction rudimentaire emplie d'une odeur suffocante. Le sol en est jonché de brins jaunes et secs qui craquent sous mes pas.

Je n'ai remarqué aucun autre squelette sur le chemin, seulement quelques engins sur roues à l'abandon. La matière dure de N436, le ruban dur et gris sur lequel je marche, craque de toutes parts. Des racines énormes en jaillissent comme de gros tentacules. J'ai lu sur l'Atlas que RN correspondait à Route Nationale et RD à Route Départementale. Des mots qui, jusqu'à présent, n'évoquaient pour moi rien de tangible. J'aperçois un bâtiment. Je vais l'inspecter, peut-être m'y abriter pour la nuit. Le soleil est bas sur l'horizon. Je suis épuisée.

JOUR 13.

Pas trouvé le courage d'écrire avant le crépuscule. Je suis entrée dans la construction, j'ai eu à peine le temps de m'enfermer dans l'une des pièces que je me suis endormie. Le jour s'est levé à nouveau sur un ciel bleu profond, décoré

ça et là de petits nuages cotonneux (j'ai trouvé un dictionnaire dans mon refuge ; tu verras, Tara, les noms des choses n'auront bientôt plus aucun secret pour moi). Pas de squelette ni de spectacle de désolation, toujours cette oppressante solitude. En revanche, j'ai découvert un appareil photo qui ressemble à celui qu'avaient emporté mes parents dans *M'Other*. Miracle, il est en état de marche, même si le rendu des couleurs est un peu bizarre. Un *Cwys*. (Je sais, grâce à mon dictionnaire, que ça signifie « *Capture What You See* »... Avoue que tu es impressionnée !) Lorsqu'on a pris un cliché, il suffit de positionner l'appareil sur une surface choisie et d'activer le transfert d'image. Je vais pouvoir te montrer la désolation qui m'entoure, mais je n'ai aucune idée de son autonomie et j'espère qu'il tiendra jusqu'à ce que je t'aie retrouvée. Je me sens reposée et pleine d'énergie, je trépigne d'impatience, j'ai l'impression que je pourrais courir jusqu'à la Ferté-Frênel sans m'arrêter.

Nouvelle pause.

Je viens de passer devant un bâtiment, mais, dans ma hâte d'avancer, je l'ai laissé derrière moi.

Je me suis assise sur une pierre humide et je n'ai pas trouvé d'abri. Le soleil a disparu depuis longtemps à l'horizon.

J'ai perçu des grattements non loin. La créature ? D'autres êtres vivants ?

J'écris pour lutter contre le sommeil. Je ressens un vide douloureux en moi.

Le mal de l'espace me rattrape sans doute. Papa Viktor et maman Judith me manquent cruellement. Je me prends à

espérer que l'équipage de *M'Other* s'en est sorti et que le vaisseau va bientôt atterrir. Rêve. Ou pire : délire. Je ne suis même pas certaine de progresser dans la bonne direction. J'essaie de me fier à mon intuition.

JOUR 14.

J'ai dépassé pas mal de constructions vides, abandonnées (des villes ou villages, je ne suis pas encore bien sûre de la différence). J'ai repéré leurs noms sur la carte, le long des routes N ou D, et j'ai calculé qu'il me restait un peu plus de cent kilomètres avant d'atteindre la Ferté-Frênel. Pas sûre non plus de ce que représentent cent kilomètres. Dans *M'Other*, les kilomètres se comptaient par millions.

J'ai ramassé aujourd'hui une petite poupée en chiffon abandonnée par terre. Je l'ai glissée dans ma poche. Je me surprends à lui parler de temps en temps. Sans elle, sans mon journal, sans toi, je crois que je perdrais la tête. J'ai parfois envie de m'allonger sur l'herbe et de rester là, mais quelque chose me pousse à me relever, une voix, qui résonne à l'intérieur de moi et m'exhorte à continuer.

Une pluie drue et glaciale a succédé à une chaleur intense, difficilement supportable. Un moment je transpire et l'instant d'après je grelotte. Je ressens en cet instant une insondable solitude. Où sont passés les hommes ? Où es-tu passée, Tara ?

JOUR 15, PREMIER CONTACT AVEC UNE CRÉATURE.

J'ai eu une de ces peurs ! Je me suis réveillée en sursaut. Des petits yeux étirés et luisants se perchaient juste au-dessus de ma tête. Un nez rond me reniflait. Une énorme bête aux poils noirs s'était approchée de moi alors que je m'étais assoupie. Elle s'est évanouie dans les fourrés sans me laisser le temps de pousser un cri. Mon cœur a fait des bonds pendant un temps qui m'a paru interminable. J'ignorais qu'il pouvait cogner aussi fort. J'ai supposé que j'avais enfin rencontré la créature dont j'avais détecté la présence et j'ai pensé qu'elle n'était pas aussi terrible que je ne l'avais cru... Qu'elle avait autant peur de moi que moi d'elle.

Mes réserves de nourriture diminuent à une vitesse effrayante. J'ai toujours faim. FAIM FAIM FAIM.

Mon corps consomme une énergie folle. Mes muscles sont lourds, durs, douloureux, et moi qui ne fermais jamais l'œil dans le vaisseau, j'ai l'impression d'avoir sans cesse besoin de dormir.

Un signal d'alarme s'est déclenché au fond de moi. La créature rôde toujours dans les environs. Jamais je n'avais expérimenté ce genre de perception dans *M'Other*. Comme si mon retour sur Terre avait chamboulé mes sens. Comme si une vie inconnue s'éveillait en moi.

Je deviens folle, tu crois ?

JOUR 18, QUE D'EAU !

Après des jours de ciel bleu et de rares averses, une pluie incessante, violente, s'est abattue sur moi. Elle gonfle les ruisseaux et inonde par endroits N436. On dirait que la rage du ciel se déverse sur la terre. Impossible d'avancer dans ces conditions. Je risquerais d'être emportée par un torrent et de finir au fond de l'eau. Ce serait idiot d'avoir survécu à tout ça pour mourir aussi bêtement, tu ne trouves pas ?

Je me suis réfugiée dans une cabine au dernier étage d'une construction. La couchette est confortable, les draps relativement secs, les étagères remplies d'antiques livres papier

L'eau ne coule pas des robinets. Par chance, j'ai trouvé des bouteilles dans un placard du sous-sol. J'ai cherché un moyen de m'éclairer puisqu'il n'y a pas de source d'énergie. Des chandelles et des boîtes d'allumettes étaient stockées dans un tiroir. Je me suis souvenue qu'on pouvait s'en servir pour s'éclairer. Réminiscence de mes anniversaires d'enfant sans doute.

On ne se servait pas de bougies dans le vaisseau : nous n'avions pas droit au feu, grand dévoreur d'oxygène.

J'écris à la lueur de la flamme. J'adore l'odeur de la cire chaude. La pluie cogne sans cesse sur le toit et me vrille les nerfs. J'espère pouvoir repartir bientôt. La solitude me pèse. La créature n'est pas loin. Pourquoi me suit-elle ? Je repense sans cesse au charnier que j'ai découvert dans la *BSEO*.

Est-ce que l'humanité tout entière a subi le même sort ?

J'ai fouillé la maison en attendant le retour du beau temps. Je suis tombée sur un vieux bout de papier, un journal appelé *La Voix de l'Europe* daté du 29 mai 2020, avec un article sur un mal mystérieux qui s'est abattu sur les enfants de la région. Le papier était malheureusement incomplet, mais je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec le massacre. J'ai parfois l'impression de me balader dans un gigantesque tombeau. Un jour où un membre de l'équipage est mort de maladie dans *M'Other*, maman Judith a dit : il aura l'espace comme tombeau. Vaut-il mieux avoir la Terre ou l'espace pour tombeau ?

Mal dormi. Sans cesse réveillée par des visions de cauchemar.

Des monstres hantent mon sommeil. J'ai l'impression de les avoir vus en vrai, pas seulement en rêve. Comme si j'avais vécu une autre vie. Comme si j'avais une deuxième mémoire. Je m'enfonce sans doute dans la folie. Peut-être que le climat et la gravité m'ont détraquée. Papa Viktor affirmait que le cerveau humain est un créateur tout-puissant. Le mien engendre en tout cas des monstres d'un réalisme terrifiant.

JOUR 20, PERDUE.

Le vent a dégagé le ciel et le satellite de notre système (ici, on l'appelle simplement la Lune) brille de nouveau. J'ai bourré mon sac de barres énergétiques, de bouteilles diverses et de paquets de gâteaux secs que j'ai trouvés, intacts, dans

un placard. Il y avait aussi des boîtes de conserve : raviolis et couscous froid au menu des prochains jours (raviolis : bof, couscous : pas mal...). Je me suis remise en chemin.

Certains passages inondés m'ont obligée à faire d'importants détours. Même avec ma page d'Atlas routier, je ne suis pas parvenue à m'orienter. Je manque de points de repère. Mes pieds s'enfoncent parfois dans la terre devenue molle et collante, comme si elle voulait m'empêcher d'avancer. Des villages (ou villes ?) entiers baignent dans l'eau. Des coulées de boue ont dévalé des collines, renversé des milliers d'engins à roues, détruit des milliers de constructions... Une vraie dévastation.

Je surveille maintenant le ciel d'un œil inquiet. Je redoute les colères de ma planète.

JOUR 21, DÉGOÛT. C'EST DONC ÇA, LES TERRIENS ?

Premier contact avec des êtres humains sur cette planète, Tara... Comme je regrette de les avoir rencontrés !

Alors que je continuais tant bien que mal ma route, la sensation de présence est devenue tout à coup suffocante. J'ai aperçu de la fumée dans le lointain.

Une voix s'est élevée en moi pour me dire de ne pas bouger, mais je ne l'ai pas écoutée et je me suis approchée en coupant par la masse sombre des arbres. J'ai entendu des cris et des éclats de rire. La prudence m'a conseillé de ne pas me montrer. Je me suis cachée au milieu de buissons frissonnants pour observer

les êtres rassemblés autour d'un gros feu au milieu d'un espace dégagé. La plupart d'entre eux portaient de longues robes noires munies d'amples capuches qui leur recouvraient la tête et serrées à la taille par des ceintures en formes de chaîne d'où pendaient des croix et des têtes de mort. Ils entouraient un vieil homme vêtu de haillons qui levait sur eux des yeux épouvantés. L'un d'eux s'est tourné dans ma direction, comme s'il m'avait repérée. Ma respiration s'est suspendue.

Sa capuche a glissé sur ses épaules et découvert son visage. Contre toute attente, il était assez jeune, avec des yeux clairs, des cheveux bruns hirsutes, un teint assez foncé et de larges épaules. Grand, plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, maigre, un adolescent. Son air tragique m'a bouleversée.

Les autres ont frappé le vieillard sans tenir compte de ses suppliques, puis l'un d'eux a éclaté de rire, a glissé la lame d'un grand couteau entre ses lèvres jusqu'à ce que des gouttes de sang s'écoulent de ses commissures et dégoulinent sur son menton. Il a déclaré d'une voix forte :

— Par ma bouche s'écoule la vérité ainsi que ce sang. C'est le sang d'un juste. Qu'il puisse le racheter de ses fautes.

La lame a plongé dans la gorge du vieil homme et brisé son hurlement dans un gargouillis abject. Les autres ont récité tous ensemble des mots que je n'avais jamais entendus, comme une sinistre prière. Leur victime est tombée sur le sol, couverte de sang. Alors ils l'ont soulevé par les cheveux, l'ont décapité et ont jeté son corps dans le feu. Ils se sont ensuite agenouillés et sont restés un long moment silencieux, les yeux clos. J'étais à la fois médusée et pétrifiée, incapable de détourner le regard. Puis ils se sont relevés et se sont mis à discuter tranquillement,

à rire et même à manger ! C'est alors que le garçon aux yeux clairs s'est détaché du groupe pour avancer dans ma direction. Je l'ai vu s'approcher. Son visage hagard lui donnait l'air d'un fou. Il s'est arrêté à une courte distance de moi... puis est retourné près des autres sans dire un mot. Je suis certaine qu'il m'a aperçue.

Ils sont repartis après leur repas sur leurs engins grondants à quatre grosses roues. À l'arrière de leurs véhicules claquaient des drapeaux noirs, sur lesquels étaient imprimés des motifs identiques à celui de l'affiche de la base. Ahurie par le vacarme et par la scène à laquelle je venais d'assister, je suis restée un long moment inerte, Tara. Incapable de penser, incapable de réagir. Une révolte a grondé au plus profond de moi et, plus étonnant, un sentiment de culpabilité, comme si j'étais en partie responsable de cette horreur. Est-ce que nous appartenons vraiment à la même espèce que ces assassins ?

Je me suis enfuie, j'ai dévalé à toutes jambes le versant d'une colline. Dans ma précipitation, j'ai buté sur une racine et me suis étalée de tout mon long. Je me suis blessée à la jambe et ma combinaison s'est déchirée sur dix bons centimètres, mais ce n'est pas à cause de la douleur physique que j'ai versé toutes les larmes de mon corps.

JOUR 23, POURSUITE...

Panique, Tara.

La présence est revenue dans mon sillage. À plusieurs reprises, j'ai cru entrevoir un mouvement lorsque je me suis retournée.

Si quelqu'un me suit sans jamais se montrer, c'est sans doute qu'il me veut du mal. J'espère qu'il ne s'agit pas de l'un des assassins, seulement d'une hallucination provoquée par la peur. J'ai quand même sorti mon couteau et j'en ai déplié la lame – comment pourrais-je me défendre face à ces hommes ?

(Fin de l'extrait)

Lia a 15 ans et désormais elle est seule. Arrivée en catastrophe sur Terre après l'incendie du vaisseau où elle vivait avec ses parents, elle découvre que l'humanité a presque disparu. Que s'est-il passé ? Où sont les derniers habitants ? Et est-ce vraiment une bonne idée de partir à leur recherche ? En atterrissant, elle pensait que son voyage se terminait. Il ne fait que commencer.



Imaginé par le grand maître de la science-fiction, Pierre Bordage, et par la talentueuse scénariste de bandes dessinées Melanÿn, Mission M'Other est un récit magnifique à la recherche des autres mais aussi de soi-même...

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 11.90 €
(clic)

En numérique : 5.99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-36629-851-2